Cote FRC 96

ADIEU LES RICHES,

LE COMMERCE, L'ARGENT ET LA CONSTITUTION.

DEPUIS trois semaines, la tranquillité sembloit renaître dans les murs de Paris ; le peuple rendu à la raison paroissoit avoir repris pour toujours sa douceur ordinaire ; je disois : enfin la constitution est sauvée si chaque citoyen reprend tranquillement ses travaux ; s'il obéit aux lois, le bonheur & la richesse vont reparoître parmi nous. Déja je voyois les effets de ce calme vivifiant ; depuis quelques jours les riches se montroient à Paris ; ils reprenoient ce luxe utile qui alimente les trois quarts des hommes ; ils y retrouvoient leurs plaisirs & leurs fêtes. Or, sous une bonne constitution, les fêtes & les plaisirs du riche sont la nourriture du pauvre. Le bois de Boulogne étoit le rendez-vous de l'opulence ; elle y semoit un argent qui ne devoit pas tarder à se répandre de proche en proche, & à circuler dans toutes les classes de la société.

Hélas ! mes bons amis, bon peuple de Paris, toutes mes espérances s'évanouissent : hier, j'entendois dire à deux Crésus : quittons ce Paris, nous n'y sommes plus en sûreté ; le trouble y règne encore ; partons pour la Hollande, & la partie fut arrangée. Hélas ! ils ne feront pas les

M+W 240

seuls, beaucoup d'autres les suivront : peut-on leur en vouloir ? Les sauvages aiment à entendre des cris, des hurlemens, à voir agir des passions violentes ; mais l'ame sensible craint ces secousses terribles ; elle ne peut être témoin de spectacles déchirans ; elle ne peut voir un être qui souffre, sans se sentir elle-même tourmentée de tous les maux qu'il éprouve.

C'est à Paris qu'ils avoient puisé cette douceur de caractère ; car, si le François est connu chez tous les peuples par la sensibilité, par la bonté de son cœur, le Parisien est admiré dans toute la France pour ces deux qualités. Comment se peut-il faire que Paris nous donne continuellement de sanglantes tragédies ? La premiere fut juste sans doute ; c'étoit la leçon des tyrans, de ces hommes pervers qui n'avoient connu d'autres lois que leurs caprices, qui, foulant aux pieds la nature & l'humanité, s'étoient plu à faire le malheur des autres, dans l'espérance atroce d'en devenir plus heureux.

Ces hommes avoient disparu ; une grande insurrection, & mieux encore une constitution sage en avoit fait justice, mais d'autres reparoissent à leur place. Le peuple imite ces grands qu'il déteste à juste titre. Jadis la haine d'un ministre ou d'un seigneur n'attendoit pas pour se venger la marche lente de la justice pénale ; le fer à la main, il faisoit disparoître celui qu'il croyoit son ennemi ; il l'assassinoit lâchement. Que fait le peuple depuis deux ans ? Il a aujourd'hui ces lois qu'il aime, & ces lois il ne s'en repose pas sur elles. Il est lui-même le juge & le bourreau. Jadis les

miniſtres ont précipité des victimes innocentes dans des cachots ; le peuple y en a entraîné auſſi lui-même, ſans examen, ſans ſonger qu'il ne faut pas ſur de légers prétextes porter atteinte à la liberté des citoyens. L'ancien deſpotiſme avoit ſes eſpions, ſes mouchards qui examinoient dans quels lieux, dans quelles ſociétés le citoyen paiſible alloit ſe rendre, & ſi ce lieu, ſi ces ſociétés lui déplaiſoient, tous ces vils ſuppôts arrêtoient avec violence l'infortuné, l'écartoient loin de là & ſouvent le trainoient à ſa perte ; & n'eſt-ce pas là l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé ces jours paſſés.

Je ne prends point le parti du club monarchique. Je n'en ſuis, ni ne veux en être. Je crois même que cette ſociété peut devenir dangereuſe ; mais, parce qu'elle peut être dangereuſe, eſt-ce au peuple à en perſécuter les membres ? S'ils peuvent faire du mal, c'eſt à la municipalité, au département à les veiller ; s'ils le font, c'eſt à ces mêmes corps à les arrêter ; ils les puniront eux au nom des lois, tandis que tous les autres citoyens ne peuvent rien entreprendre qu'au nom du deſpotiſme ; car la liberté rend les hommes maîtres de leurs actions ; elle leur permet de s'aſſembler paiſiblement ; &, s'ils manquent aux conditions preſcrites à ces aſſemblées, ce n'eſt point à un ſimple citoyen à les punir de ſon autorité privée, parce qu'un ſimple citoyen n'eſt pas à portée de connoître les délits, de diſtinguer les coupables, comme le magiſtrat qui veille continuellement au bon ordre, & parce qu'il eſt expoſé à ſuivre les mouvemens d'une paſſion aveugle.

C'eſt ce qui eſt arrivé dans le triſte événement dont nous parlons ; le peuple a cru que parce que

le club monarchique se rassembloit il y avoit un délit; parce que le club monarchique s'assembloit à la loge de l'amitié, tous ceux qui passoient dans cette rue devoient être des monarchiens; & parce que tous étoient des monarchiens, on ne devoit pas se contenter de faire pleuvoir sur eux un torrent de sarcasmes, il falloit encore les accabler d'une grêle de coups, blesser grièvement deux personnes, & laisser pour mort un abbé qui n'étoit point de ce club. Voilà où mène l'ivresse du peuple & son faux zèle. Dans l'établissement de ce club, il n'y a point de coupables encore, il y a seulement quelques hommes soupçonnés, & les malheureux qu'on attaque, sont ceux sur qui ne tomboit aucun soupçon.

Pour moi, si j'avois été à la place de la municipalité, je serois venu au milieu de cette multitude accompagnée de la garde nationale, j'aurois dissipé par la force cette troupe séditieuse, & j'aurois fait entrer, comme en triomphe, cette même société dans le lieu de ses séances, à la vue de tout Paris; elle le devroit d'autant plus, qu'elle-même avoit permis à ce club de s'assembler, & que la multitude insultoit tous les officiers municipaux, en insultant le club monarchique.

Mais la municipalité semble vouloir plaire à tous les partis tour-à-tour. Elle a cherché à plaire aux gens de bien, quand elle a accordé aux monarchiques ce qu'ils ont voulu, qu'elle a même, à ce qu'on dit, paru prendre un vif intérêt à l'interruption de leurs séances : aujourd'hui elle courtise le peuple, & pour lui faire plaisir elle prie les monarchiens de s'abstenir de leur séance, laisse

la multitude en poſſeſſion de ſon poſte juſqu'à ſept heures du ſoir : ſemble plutôt vouloir la careſſer que la réprimander : ſans doute elle a peur que le club des droits de l'homme, que les ſociétés fraternelles ne viennent tout de bon à la careſſer, ſi elle montroit un peu de vigueur.

Tant que les rênes de l'adminiſtration ſeront dans des mains ſi molles & ſi foibles, nous perdrons notre conſtitution, & ſi ce deſir n'étoit pas contre notre conſtitution même, je ſouhaiterois réellement, comme ces clubs dont je viens de parler, mais par d'autres motifs, que la municipalité fût renouvelée ; car quelle que fût celle qu'on nous donneroit à la place, il lui ſeroit impoſſible d'être plus inerte & plus paſſive ; de flotter plus débonnairement au gré de toutes les ſections. Elle obéit à tout le monde, excepté à loi : auſſi les déſordres ſe multiplient ; la capitale qui un moment avoit repris l'ombre de ſon ancienne ſplendeur, retombera dans la détreſſe qui l'anéantiſſoit il y a quelques mois.

Bien des gens, au commencement de la révolution, voyoient avec plaiſir l'abolition entière du luxe ; ils vouloient rappeler tous les hommes à des joniſſances ſimples, & aux plus néceſſaires des arts purement mécaniques. Cette philoſophie très-bonne en ſoi, peut faire la félicité d'un peuple ſpartiate, ou d'une horde ſauvage qui ne connoît que les plaiſirs de la nature. Mais elle n'eſt nullement applicable à une nation vieillie au milieu des chefs-d'œuvres de tous les arts. Les uns ſont accoutumés à en jouir, les autres à en vivre. L'habitude eſt pour les uns & les autres une ſeconde nature dont ils ne peuvent pas ſe défaire.

Oter le luxe & tous les arts, ce seroit réduire toutes les classes des citoyens aux plus grands malheurs ; toutes en jouissent plus ou moins, & presque toutes en tirent leur subsistance.

Or, pour que le luxe subsiste, il faut du commerce ; pour qu'il y ait du commerce, il faut des acheteurs ; pour qu'il y ait des acheteurs, il faut des riches. Or, pour avoir des riches parmi nous, que faut-il ? de la paix & de la tranquillité ! Paris offre à tous les riches l'attrait de tous les plaisirs ; mais pour qu'ils y viennent, il faut qu'ils puissent les goûter avec sécurité ; car la crainte anéantit tous les plaisirs. La seule inquiétude même leur ôte toute la saveur. Vous me direz que vous n'attaquiez pas hier les riches, que vous n'attaquiez que les monarchiens. Cependant si j'en crois la renommée, il suffisoit d'être costumé comme un homme qui vit dans l'aisance, pour être hué, insulté & attaqué ; car tous ceux qui passoient dans cette rue n'étoient pas monarchiens ; & quoi qu'on ait dit de la cocarde blanche, les monarchiens n'avoient aucun signe distinctif.

Mais je veux bien croire qu'on n'ait attaqué aucun des riches, personne enfin qui n'ait été monarchien, croyez vous que les riches n'aient pas un cœur ? croyez vous qu'il soit doux pour eux de se livrer à leurs amusemens au milieu des cris d'une multitude furieuse, en entendant les plaintes, les gémissemens d'un homme qu'on maltraite. Un malheur, un accident, dont vous devenez les témoins, ne dérange-t-il pas tous vos divertissemens ? à plus forte raison lorsque ce malheur est l'effet d'un désordre public.

Les riches quitteront donc un pays où l'on empoisonne sans cesse leurs plaisirs, où l'on ne goûte pas même le repos nécessaire, & ils iront ailleurs porter leur argent, occuper les ouvriers & vivifier le commerce.

Par un retour funeste & nécessaire, moins le peuple parmi nous aura d'occupation, plus il se livrera à des excès; & plus il se livrera à des excès, plus notre constitution sera endommagée. La voilà presque achevée, tout est prêt à marcher; le clergé même n'est plus un obstacle; faudra-t-il que pour de vaines terreurs, que la constitution même détruit, nous perdions tout le fruit des travaux, des privations, des souffrances de deux années. Oh! s'il étoit vrai que ce fut un club rival qui eût ainsi ameuté une multitude égarée contre le club monarchique, je déclarerois ce club excitateur, le plus grand ennemi de la constitution, le plus terrible fléau du peuple, que pour des avantages chimériques il veut priver même du nécessaire.

Officiers municipaux, tout dépend de vous. Inspectez tous les clubs, mettez un frein à leur ambition, empêchez-les de séduire les hommes simples; réprimez les violences par la force & par la terreur; alors notre constitution ne sera pas seulement un beau livre; elle sera mise en pratique, & elle fera le bonheur de tous.